

trésors du Mexique et du Pérou à ces insulaires, jamais ils ne sortiront du long et profond sommeil où ils sont ensevelis. Sans cette générosité de leur gouvernement, d'autres peuples ont, il est vrai, fondé des colonies florissantes; mais outre qu'il n'étaient pas abrutis par trois siècles d'orgueil, de végétation et de pauvreté, ils se trouvaient dans des circonstances différentes et plus favorables.

Heureux l'homme qui naît après l'extinction de cette longue suite d'erreurs, qui ont infecté sa nation! heureuse la nation qui s'élèverait au centre des nations éclairées, si elle était assez sage pour profiter et des fautes qu'elles auraient commises et des lumières qu'elles auraient acquises! elle n'aurait qu'à jeter les yeux autour d'elle, pour y voir les matériaux épars de son bonheur, et qu'à s'incliner pour les recueillir. Un des principaux avantages qu'elle devrait, soit à la nouveauté de son origine, soit à sa lenteur à travailler ou à sa longue enfance, ce serait à n'avoir point à se délivrer de ces vieux préjugés, que l'inexpérience des premiers instituteurs enfants, qui furent consacrés par le temps, et qui se maintinrent contre la raison et les faits, soit par la pusillanimité, qui craint toute innovation, soit par l'orgueil qui craint de revenir sur ses pas, soit par un respect imbécile pour tout ce qui date de loin.

Que la cour de Madrid se hâte d'ouvrir ses trésors, et les îles soumises à son empire se cou-

vriront de productions. Placés sur un sol vaste et vierge, ses sujets ne seront pas seulement dispensés d'acheter à grands frais ce qui sert à leur consommation; dans peu, ils supplanteront dans tous les marchés leurs maîtres dans cette carrière. Les nations les plus actives, les plus industrieuses, les plus éclairées, n'auront travaillé, pendant des siècles, à perfectionner leurs cultures, leurs méthodes et leurs ateliers que pour un rival plus favorisé qu'elles de la nature; mais souffriront-elles patiemment cette infortune? Il est difficile de l'espérer.

Depuis l'origine des sociétés, il règne entre elles une funeste jalousie, qui semble devoir être éternelle, à moins que, par quelque révolution inconcevable, de grands intervalles déserts ne les séparent. Jusqu'à ce jour, elles se sont montrées telles qu'un citoyen de nos villes, qui, persuadé que plus ses concitoyens seraient indigens et faibles, plus il serait riche et puissant, mieux il arrêterait leurs entreprises, s'opposerait à leur industrie, mettrait des bornes à leur culture, et les réduirait au nécessaire absolu pour leur subsistance.

Mais, dira-t-on, un citoyen jouit de son opulence à l'abri des lois; la prospérité de ses voisins peut s'accroître sans inconvénient pour la sienne: il n'en est pas ainsi des nations... Et pourquoi n'en est-il pas ainsi des nations?... C'est qu'il n'existe aucun tribunal devant lequel on puisse

xiv.
Les nations
qui ont
des colonies
en Amérique
souffriraient-
elles que
les îles
espagnoles
devinssent
florissantes?

les citer.... Pourquoi ont-elles besoin de ce tribunal?... C'est qu'elles sont injustes et pusillanimes.... Et que leur revient-il de leur injustice, de leur pusillanimité?... Des guerres interminables, une misère qui ne cesse de se renouveler.... Et vous croyez que l'expérience ne les corrigera pas?... J'en suis très-persuadé.... Et pour quelle raison?... Parce qu'il ne faut qu'une tête folle pour déconcerter la sagesse de toutes les autres, et qu'il en restera toujours sur les trônes plus d'une à la fois....

Cependant, on entendra de tous côtés les nations, et surtout les nations commerçantes, crier : LA PAIX ! LA PAIX ! et elles continueront à se conduire les unes envers les autres, de manière à n'en jouir jamais. Toutes voudront être heureuses, et chacune d'elles voudra l'être seule ; toutes détesteront également la tyrannie, et toutes l'exerceront sur leurs voisins ; toutes traiteront d'extravagance la monarchie universelle, et la plupart agiront comme si elles y étaient parvenues, ou comme si elles en étaient menacées.

Si je pouvais me promettre quelque fruit de mes discours, je m'adresserais à la plus inquiète, à la plus ambitieuse d'entre elles, et je lui dirais :

« Je suppose que vous avez enfin acquis assez
 » de supériorité sur toutes les nations réunies,
 » pour les réduire au degré d'avilissement et de
 » pauvreté qui vous convient : qu'espérez-vous

» de ce despotisme ? combien de temps et à quel
 » prix le conserverez-vous ? que vous produira-
 » t-il ?... La sécurité, avec laquelle on est toujours
 » assez riche ; la sécurité, sans laquelle on ne l'est
 » jamais assez.... et c'est sincèrement que vous
 » ne vous croyez pas en sûreté. Le temps des in-
 » vasions est passé, et vous le savez mieux que
 » moi ; vous couvrez d'un fantôme ridicule une
 » extravagante ambition ; vous préférez le vain
 » éclat de sa splendeur à la jouissance d'une féli-
 » cité réelle, que vous perdez pour en dépouiller
 » les autres. De quel droit prescrivez-vous des
 » bornes à leur bonheur, vous qui prétendez éten-
 » dre le vôtre sans limites ? Vous êtes un peuple
 » injuste, lorsque vous vous attribuez le droit
 » exclusif de prospérer ; vous êtes un peuple mau-
 » vais calculateur, lorsque vous espérez vous en-
 » richir en réduisant les autres à l'indigence ;
 » vous êtes encore un peuple aveugle, si vous ne
 » concevez pas que la puissance d'une nation
 » qui s'élève sur les ruines de toutes celles qui
 » l'entourent est un colosse d'argile, qui étonne
 » un moment et qui tombe en poussière. »

Je dirais ensuite au ministère espagnol : « Tous
 » les états de l'Europe sont intéressés à la pros-
 » périté de votre continent dans le Nouveau-
 » Monde, parce que plus ces vastes états seront
 » florissans, plus leurs marchandises, leurs ma-
 » nufactures auront des débouchés avantageux ;
 » mais il n'en est pas ainsi des îles. Les puissances,

» qui se sont approprié la fertilité de quelques-unes, suffisent aux besoins actuels ; et un nouveau concurrent exciterait puissamment leur jalousie : elles l'attaqueraient ensemble ou séparément, et ne déposeraient pas les armes sans l'avoir forcé de renoncer à ses défrichemens, peut-être même sans lui avoir fait éprouver de plus grands malheurs. C'est à vous à juger si ces vues sont fausses, ou si vos forces et votre courage vous permettent de braver une pareille conspiration.» Jamais les colonies hollandaises n'auront rien de semblable à craindre.

xv.
Marche
politique
de la
république,
des
Provinces-
Unies,
à
sa naissance.

Jusqu'à la découverte des côtes occidentales de l'Afrique, d'une route aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, et surtout jusqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Europe ne se connaissaient, ne se visitaient guère que par quelques incursions barbares, dont le pillage était le but, et la dévastation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans armés, qui trouvaient dans l'oppression des faibles, les moyens de soutenir un luxe extraordinairement cher, tous les habitans des différens états étaient réduits à se contenter de ce que leur fournissaient un territoire mal cultivé, une industrie arrêtée aux barrières de chaque province. Les grands événemens qui fixent, à la fin du quinzième siècle, une des plus brillantes époques de l'histoire du monde, n'opèrent pas dans les mœurs une révolution aussi rapide qu'on est prompt à

l'imaginer. Quelques villes anséatiques, quelques républiques d'Italie allaient, il est vrai, chercher à Cadix et à Lisbonne, devenus de grands entrepôts, ce que les deux Indes envoyaient de rare et de précieux ; mais la consommation en était tout-à-fait bornée, par l'impuissance où étaient les nations de le payer : elles languissaient la plupart dans une léthargie entière ; la plupart ignoraient les avantages et les ressources de leur territoire.

Il fallait, pour mettre fin à cet engourdissement, un peuple qui, sorti du néant, répandit la vie et la lumière dans tous les esprits, l'abondance dans tous les marchés ; qui pût offrir toutes les productions à plus bas prix, échanger le superflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avait pas ; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandises, de l'argent ; qui, en facilitant, en étendant la consommation, encourageât la population, l'agriculture, tous les genres d'industrie. L'Europe dut aux Hollandais tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de se borner à jouir, sans connaître les sources de la prospérité qu'elle goûte ; mais la philosophie et la politique doivent perpétuer la gloire des bienfaiteurs de l'humanité, suivre, s'il est possible, la marche de leur bienfaisance.

Lorsque les généreux habitans des Provinces-Unies levèrent la tête au-dessus de la mer et de

la tyrannie, ils virent qu'ils ne pouvaient asseoir les fondemens de leur liberté sur un sol qui ne leur offrait pas même les soutiens de la vie; ils sentirent que le commerce, qui, pour la plupart des nations, n'est qu'un intérêt accessoire, qu'un moyen d'accroître la masse et le revenu des productions territoriales, était la seule base de leur existence. Sans terre et sans productions, ils résolurent de faire valoir celles des autres peuples, assurés que de la prospérité universelle sortirait leur prospérité particulière. L'événement justifia leur politique.

Leur premier pas établi, entre les peuples de l'Europe, l'échange des productions du nord avec celles du midi. Bientôt toutes les mers se couvrirent des vaisseaux de la Hollande: c'était dans ses ports que tous les effets commercables venaient se réunir; c'était de ses ports qu'ils étaient expédiés pour leurs destinations respectives: on réglait la valeur de tout, et c'était avec une modération qui écartait toute concurrence. L'ambition de donner plus de stabilité, plus d'étendue à ses entreprises, rendit avec le temps la république conquérante: sa domination s'étendit sur une partie du continent des Indes, et sur toutes les îles importantes de l'Océan qui l'environne; elle tenait asservies, par ses forteresses ou par ses escadres, les côtes d'Afrique, où elle avait porté le coup-d'œil attentif et prévoyant de son utile ambition: les seules contrées de l'Amérique

où la culture eût jeté les germes des vraies richesses, reconnaissaient ses lois. L'immensité de ses combinaisons embrassait l'univers, dont elle était l'âme par le travail et l'industrie; elle était parvenue à la monarchie universelle du commerce.

Tel était l'état des Provinces-Unies, lorsque les Portugais, se relevant de la langueur et de l'inaction où la tyrannie espagnole les avait plongés, réussirent à leur arracher en 1661 la partie du Brésil qu'elles avaient conquise sur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puissance, les Hollandais auraient été chassés entièrement du Nouveau-Monde, s'il ne leur fût resté quelques petites îles; en particulier celle de Curaçao, qu'en 1634 ils avaient enlevée aux Castillans, qui la possédaient depuis 1527.

Ce rocher, qui n'est qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long, sur cinq de large: il a un port excellent, mais dont l'approche est fort difficile. Lorsqu'une fois on y est entré, son vaste bassin offre toutes sortes de commodités; une forteresse, construite avec intelligence, et constamment bien entretenue, fait sa défense.

Les Français, qui avaient corrompu d'avance le commandant de la place, y abordèrent en 1673 au nombre de cinq ou six cents hommes. Comme la trahison avait été découverte, et le traître puni, ils furent reçus par son successeur tout autre-

xvi.
Description
de l'île
hollandaise
de Curaçao.

ment qu'ils ne s'y attendaient; ils se rembarquèrent avec la honte de n'avoir montré que leur faiblesse et l'iniquité de leurs mesures.

Louis XIV, dont l'orgueil fut blessé par cet imprudent échec, donna, cinq ans après, dix-huit vaisseaux de guerre et douze bâtimens s'ibustiers à d'Estrees, pour effacer l'affront qui ternissait à ses yeux l'éclat d'un règne rempli de merveilles. Cet amiral approchait du terme de son expédition, lorsque son audace et son opiniâtreté firent échouer sa flotte à l'île d'Aves. Il recueillit ce qu'il put des débris de son naufrage, et regagna, sans avoir rien entrepris, le port de Brest dans un assez grand désordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites îles d'Aruba et de Bonaire, qui sont sous ses lois, n'ont été inquiétées; aucune nation n'a songé à conquérir un sol stérile, qui n'offre que quelques bestiaux, quelque manioc, quelques légumes propres à la nourriture des esclaves, et qui ne fournit d'autre production qu'un peu de coton qui puisse entrer dans le commerce. Saint-Eustache vaut encore moins.

xvii.
Description
de l'île
hollandaise
de
S.-Eustache.

Cette île, qui n'a que deux lieues de long et une de large, est formée par deux montagnes qui laissent entre elles un vallon assez resserré. Celle qui est à l'est porte les traces évidentes d'un ancien volcan, et est creusée presque jusqu'au niveau de la mer. Les bords de ce gouffre, qui a la forme d'un cône renversé, sont formés de ro-

ches calcinées par le feu qu'ils ont dû éprouver. Quelque abondantes que soient les pluies, il ne se fait jamais aucun dépôt d'eau dans cet entonnoir: elle filtre, sans doute, par les issues encore ouvertes du volcan, et pourra peut-être un jour contribuer à le rallumer, si son foyer n'est pas éteint ou trop éloigné.

Quelques Français, chassés de Saint-Christophe, se réfugièrent, en 1629, dans un lieu si peu habitable, et l'abandonnèrent quelque temps après, peut-être parce qu'il n'y avait d'eau potable que celle qu'on ramassait dans les citernes. On ignore l'époque précise de leur émigration; mais il est prouvé que les Hollandais étaient établis dans l'île en 1639. Ils en furent chassés par les Anglais, sur lesquels Louis XIV la reprit. Ce prince fit valoir son droit de conquête dans les négociations de Bréda, et résista aux instances de la république, alors son alliée, qui prétendait que cette possession lui fût restituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorsque la signature du traité de paix eut anéanti cette prétention, le monarque français, dont l'orgueil écoutait plutôt la générosité que la justice, crut qu'il n'était pas de sa dignité de profiter du malheur de ses amis; il remit de son propre mouvement aux Hollandais leur île, quoiqu'il n'ignorât pas que c'était une forteresse naturelle qui pourrait l'aider à la conservation de la partie de Saint-Christophe qui lui appartenait.

Avant leur désastre, ces républicains ne demandoient que du tabac à leur territoire. Après leur rétablissement, ils plantèrent dans les lieux susceptibles de culture quelques cannes qui ne leur ont annuellement donné que huit ou neuf cents milliers de sucre brut.

xviii.
Description
de l'île
hollandaise
de Saba.

La colonie envoya bientôt quelques-uns de ses habitans dans une île voisine, connue sous le nom de Saba. Il faut gravir presque au sommet de ce roc escarpé, pour y trouver un peu de terre. Elle est très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne séjourne pas, y font croître des plantes d'un goût exquis, et des choux d'une grosseur singulière. Une cinquantaine de familles européennes, avec environ cent cinquante esclaves, y cultivent le coton, le filent, en font des bas, qu'on vend aux autres colonies jusqu'à dix écus la paire. Il n'y a pas en Amérique d'aussi beau sang que celui de Saba. Les femmes y conservent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuse peuplade ! élevée sur un rocher entre le ciel et la mer, elle jouit de ces deux élémens, sans en craindre les orages. Elle respire un air pur, vit de légumes, cultive une production simple, qui lui donne l'aisance sans la tentation des richesses, s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile, possède en paix tous les biens de la modération, la santé, la beauté, la liberté. C'est là le temple de la paix, d'où le sage peut contempler à loisir les

erreurs et les passions des hommes, qui vont, comme les flots de la mer, se pousser et se heurter sur les riches côtes de l'Amérique, dont ils se disputent et s'arrachent tour-à-tour les dépouilles et la possession. C'est de là qu'on voit au loin les nations de l'Europe venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'Océan, et sous les ardeurs des tropiques, toujours brûlantes des feux de l'ambition et de la cupidité, se remplir d'or, sans jamais s'en rassasier; amasser, dans des flots de sang, ces métaux, ces perles, ces diamans, dont se couvrent ceux qui dépouillent les peuples; surcharger d'innombrables navires de ces tonneaux précieux, d'où le luxe tire la pourpre, et où l'on puise les délices, la mollesse, la cruauté, les vices. Le tranquille colon du rocher de Saba voit cet amas de folie, et file paisiblement son coton.

Sous le même ciel est Saint-Martin, qui a dix-sept ou dix-huit lieues de circonférence, mais moins de terrain que cette dimension ne paraîtrait l'indiquer, parce que ses baies sont multipliées et profondes. En poussant des sables d'un cap à l'autre, l'Océan a formé sur les côtes beaucoup d'étangs plus ou moins grands, la plupart très-poissonneux. L'intérieur du pays est rempli de hautes montagnes qui se prolongent presque partout jusqu'à la mer. Elles étaient couvertes de bois précieux, avant qu'on les eût dépouillées de cet ornement pour y établir des cul-

xix.
Description
de l'île,
partie
hollandaise
et partie
française de
Saint-Martin